

« que tu en fus sur le point d'être aveugle ; et
« étoit grand pitié à te voir et ouïr lamenter. »

Un pénible gémissement sortit de sa poitrine ;
et moi, je lui dis : Passe, passe, vieillard ; tu
n'aurais rien à m'apprendre. Ton exemple n'est
pas bon pour moi. Je m'en garderai, Dieu
aidant.

En ce moment, il vint du dehors un bruit
prolongé, profond et tumultueux. On eût dit que
les portes extérieures du château s'ébranlaient
et retombaient en éclats sous les efforts d'un
peuple en fureur. Le tambour battait ; les sol-
dats saisissaient leurs armes ; on entendait dans
les cours des pas nombreux et précipités ; les
sentinelles s'appelaient et se répondaient le long
des remparts. Du sein de ce tumulte, des voix
sinistres et retentissantes s'élevaient, criant sans
relâche : Mort à eux ! mort à eux !

Mon oreille avait eu le temps de s'accoutumer
à ces cris. Je plaignis le triste égarement de ceux
qu'on excitait à les proférer : ils ne savaient pas
ce qu'ils faisaient. Quelques instants s'écoulèrent,
et je me replongeai dans ma rêverie.

Un second personnage vint. Celui-là portait
une riche armure, et il avait dans sa dextre une
large épée dont le fourreau de velours violet,
était tout parsemé de fleurs de lis d'or. Une
profonde cicatrice qui lui creusait et recouvrait

l'œil, témoignait que les ennemis du roi l'a-
vaient vu de près, et que c'était à bon titre que
l'épée de connétable avait été mise en sa main.

Et toi aussi, lui dis-je, Olivier ? car c'était lui,
c'était bien Clisson ; je ne pouvais pas m'y trom-
per. — Et moi aussi, me répondit-il : je te viens
voir et reconforter. Allons, de par Dieu, ayez bon
courage. — J'y tâcherai, Olivier, j'y tâcherai. —
Bien est-ce fait et dit, reprit-il.

« Or regardes, des œuvres de fortune comme
« elles vont, et si elles sont peu fermes et sta-
« bles, quand moi, qui fus assez vaillant homme
« et bon chevalier, et qui tant avois travaillé pour
« l'honneur de ce noble royaume de France, fus
« ainsi démené et vitupéreusement dégradé de
« chevance et d'honneur.... »

« N'étoit pourtant à la mal heure que me étois
« ensonnié de l'estat et gouvernement du royau-
« me, et ne lui en étoit obvenu si grand meschef
« de ce tems.

« Mais bien conseillé et avisé fus-je de me dé-
« partir et issir de Paris, et oncques homme ne
« fut plus heureux de ce que point ne vins à
« leurs ordonnances et ajournements ; car si je y
« eusse esté, il estoit tout ordonné, et ils me eus-
« sent honteusement tollu la vie. »

— Ils t'épargnèrent pourtant, brave Clisson.

— « Nennil, nennil : n'en as-tu plus souvenance ?
« Ils prirent arrêt contre moi, trop cruel ; car
« fus-je banni du royaume, comme faux, mau-
« vais, et traître contre la couronne de France. »

— Banni, Olivier, banni ! Ah ! malheur sur moi, si ce triste sort m'était réservé ! Je ne sais et ne connais que la France. Je n'ai servi qu'elle, et n'ai vécu que pour elle. Qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront ; mais qu'ils m'y laissent mourir. Fi de la vie, s'il faut l'obtenir au prix de tout ce qui la fait aimer ! Fi de la vie, loin de mes amis et de mon pays ! La terre de France eut les os de mon père et de mes enfants : serais-je si misérable qu'elle voulût rejeter les miens !

Où suis-je le peu que je suis, si ce n'est au pays de France ? Hors de France je ne retrouverais plus rien en moi de moi-même. Étranger à tout, tout aussi me resterait étranger. Vieux et usé comme me voilà, est-il encore temps pour moi de recommencer la vie, et de chercher une terre qui me veuille avouer pour son fils ? Dieu m'en est témoin, quand je le pourrais, je ne voudrais pas.

Merveilleux bienfait, que celui qui consisterait à me tout ôter, même le ciel que j'ai vu, même l'air que j'ai respiré depuis mon enfance, en me laissant seulement ce qu'il me faudrait pour bien sentir la douleur de ce que j'aurais perdu !

Banni ! c'est plus que mourir : la vraie mort éteint au moins les regrets ; en voici une qui les aigrit et les entretient !

— Apaise-toi, et rassure-toi, dit Clisson ; sais-tu en quelle façon Dieu disposera de toi, et même de ceux qui se sont mis contre toi ? Il est leur maître et le tien, et ne découvre pas tous ses desseins en un jour. Va, va, la mauvaise fortune en est plus mauvaise à qui ne la souffre pas généreusement.

Retiens bien ceci : « Mon seigneur le duc de Bourgogne, qui étoit sage homme, et qui sur ses besognes-veoit au long, bien que mal il ait ouvert à l'encontre de moi, un certain jour que aucuns l'enhortoient et requeroient plus que de raison, dame, dame, leur fit-il, la verge est peut être toute ceuillie, dont ils seront hativement battus et corrigés : il n'est pas saison qui ne paye, ni fortune qui ne tourne, ni cœur courroucé qui ne s'esjouisse, ni réjouï qui n'ait son tems d'être courroucé. Ainsi verrez et orrez dire de bref, mais que veuillez un petit attendre et souffrir. »

Comme il finissait, un nouveau personnage passait lentement devant moi. Ses regards, où se réfléchissait une incroyable expression de tristesse, semblaient à-la-fois rechercher les miens et craindre de les rencontrer. Moi-même, quoi-

que son aspect n'eût rien qui ne me plût et ne m'attirât, impatient de l'entendre, j'étais en même temps combattu par une sorte d'instinct qui m'en détournait. Son chaperon, sa robe flottante, sa longue ceinture à glands d'or, une certaine austérité qui n'était point celle de l'âge, une dignité sans aucun mélange d'orgueil et d'ostentation, tout m'avertissait que je voyais en lui l'un de ces hommes vigilants et doctes qui fondèrent la renommée et l'autorité de nos tribunaux de justice, long-temps, bien long-temps avant l'époque où j'eus l'insigne et périlleux honneur d'être choisi pour les diriger.

Je l'appelai; il ne s'arrêta qu'à regret. — Que veux-tu, mon fils? me dit-il: des consolations? Il faut les prendre en toi-même. Elles ne sont nulle part, ou elles sont là. Ton malheur est grand? élève-toi jusqu'à lui. Tu es en péril? Familiarise-toi avec ce péril, de peur d'être trouvé faible le jour où il se réalisera. Munis-toi de force contre la pire fortune: si elle t'advient moins mauvaise, tant mieux, et tu porteras celle-ci plus légèrement.

Ma curiosité était vivement excitée: je l'interrompis. — Ton nom? lui demandai-je. — Que t'importe? — Ton sort? — Il ne servirait de rien de le dire..... Mon sort, reprit-il en hésitant, diffère moins du tien que tu ne croirais. J'inter-

cédais pour le peuple auprès de la royauté toute puissante: la royauté me prit pour un ennemi. Tu intervenais auprès du peuple devenu puissant pour la royauté faible et menacée: le peuple à son tour t'a pris pour ennemi. Pardonnons tous deux cette erreur. Si grossière qu'elle soit, elle était pourtant naturelle et inévitable.

Le peuple, quand il est roi, ne l'est pas à de meilleures conditions que les autres. Il ne connaît de la vérité que ce que ses courtisans lui en laissent voir. Des envieux se crurent intéressés à te décrier: ils te firent un caractère et même un esprit à l'image et ressemblance du leur. Le peuple les crut: que pouvait-il faire? il ne te voyait ni ne t'entendait. Ceux qui t'approchaient étaient en petit nombre; leur voix se perdait.

Je ne te dirai point que tu ne mourras pas; car, que sais-je? Je ne te dirai pas non plus qu'on n'est pas en droit de t'envoyer à la mort; car, à quoi bon le droit, pour qui n'a pas la puissance? Les révolutions que fait le peuple, sont peuple; et le peuple n'entend pas ces subtilités. Comment veux-tu, lorsque Dieu a laissé à l'homme la triste faculté de faire mourir l'homme, que le peuple songe à examiner s'il ne lui en a pas interdit le droit? Il sent qu'il le peut; cela lui suffit.

Hélas, mon fils, poursuivit-il, la mort est le

triste et continuel auxiliaire de la vie. Elle entretient et protège la vie de l'homme et la vie de la société. C'est un besoin; c'est un droit. Humilions-nous, et adorons les desseins de Dieu.

Ce qu'il te faut craindre le plus, c'est l'espérance; en flattant le cœur, elle l'amollit. Envisage au contraire ce moment terrible : il t'y faudra bien venir quelque jour. Qu'importe, quand on y est arrivé, que ce soit plus tôt, ou plus tard? Il n'est au pouvoir de personne de te faire mourir deux fois, ni de t'empêcher de mourir une. Ose la regarder en face, cette mort. Elle n'est pas si hideuse que le croient les gens qui manquent de cœur. Qui a bien vécu a assez vécu.

La mort, qui ne peut être évitée, peut cependant être rendue moins amère. Faisons qu'elle soit honorée, et nous lui aurons retranché une bonne part de ses angoisses et de ses douleurs. Or, les hommes n'honorent point la mort de ceux qui l'ont acceptée avec lâcheté.

— C'en est donc fait? m'écriai-je. — Non, reprit-il; mais, mon fils, quand cela serait? ta vie n'a pas été si heureuse que tu aies grand sujet de la regretter; ni si mal remplie qu'il te faille craindre qu'on n'en garde aucun souvenir. Que faut-il de plus pour mourir en paix?

Vieillard, répondis-je, ton langage me pé-

nètre de respect et d'admiration; mais il est rude et sévère.

Tu l'as voulu, me dit-il; il ne fallait pas m'appeler. Garde-toi des illusions. Ce qui t'est le plus nécessaire aujourd'hui, c'est d'avoir en toi un juste sentiment des misères et de la vanité de la vie; je t'ai dit ce que j'ai cru le plus propre à te l'inspirer. Crois-en mes conseils : je te les garantis bons; j'en ai fait l'essai.

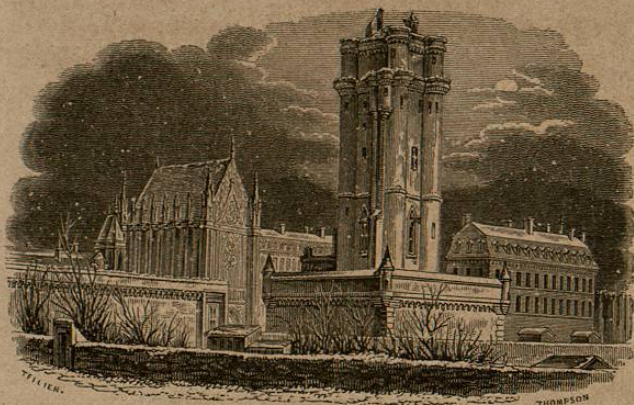
— Toi? m'écriai-je. — Oui, mon fils; et puisse la fortune, qui te trahit ainsi qu'elle m'a trahi, t'épargner au moins la dernière épreuve, qu'elle ne m'a pas épargnée! — De grâce, lui demandai-je de nouveau, dis-moi qui tu es. Je prévois que l'autorité de ton nom fortifiera et consacra celle de tes paroles. — Desmarets, dit-il. — Je me précipitai à genoux. Homme admirable, lui dis-je, est-ce vous? Est-ce vous qui, lorsqu'on vous eut demandé : « Maître Jean, criez merci
« au Roi, pour qu'il vous pardonne, fites en-
« tendre, sur l'échafaud même, ces généreuses
« paroles : J'ai servi au Roi Philippe son aïeul,
« et au Roi Jean son grand-père, et au Roi Charles
« son père, bien et loyaument; ni oncques cils
« trois rois, sés prédécesseurs, n'ont su en quoi
« me reprendre. Et aussi ne feroit celui-ci, s'il
« étoit en puissance de soi; et cuide bien que de

« moi juger il ne soit en rien coupable. Si ne
 « lui ai que faire de crier merci, ni à autres. A
 « Dieu seul veux crier merci! »

Fais ainsi que moi, reprit-il. — Oui, Desma-
 rets, je ferai ainsi.

Qui que tu sois, qui auras ouï ce récit, garde-
 toi, ami, de le prendre en dégoût ou en mo-
 querie. Je t'ai conté les pensées et la vie même
 des tristes hôtes du Donjon.

DE PEYRONNET.



LES SEMAINIERS

DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

CHEZ LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.